

INTERVENTION DE HENRY BULAWKO : PRESIDENT DE L'AMICALE DES DEPORTES D'AUSCHWITZ (résumé)

Il est impressionnant pour un ancien élève de l'école laïque de devoir ouvrir une journée de réflexions regroupant tant d'éminents représentants de l'Université, historiens, chercheurs, documentalistes, archivistes, et qui est une étape importante du travail initié par notre Secrétaire Général, Raphaël Esrail avec l'aide et l'appui, notamment de Monsieur le doyen Dominique Borne, Monsieur Jean-Pierre Rioux Inspecteur Général d'Histoire, Madame Annette Wiewiorka Directeur de Recherche au C.N.R.S. et, Monsieur Hubert Tison Secrétaire Général de l'A.P.H.G.

Je sais qu'un travail préparatoire à cette réunion vous a été transmis, par l'Amicale d'Auschwitz, sous la forme d'une documentation pédagogique à laquelle nombre de professeurs qui nous ont accompagnés à Auschwitz, ont apporté leur contribution.

Parmi ceux qui nous honorent de leur présence, je citerai le professeur Pierre Ayçoberry dont l'œuvre est fondamentale ; le doyen Dominique Borne qui assure la présidence d'honneur de cette journée. C'est Annette Wiewiorka, auteur reconnu, qui va présider les séances et Monsieur Jean-Pierre Rioux, aux travaux particulièrement importants qui présidera cet après midi.

Le représentant du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, Madame Christina Jakobs, souffrante, vient de nous faire connaître son indisponibilité.

Parmi les responsables des groupes de travail de l'après-midi, je citerai Madame Jeannine Guigue, Inspecteur Pédagogique Régional d'Histoire, Madame Annette Becker, professeur à la Faculté de Lille, Monsieur Roland Brunet, professeur de philosophie, Monsieur Hubert Tison, professeur et Secrétaire Général de l'A.P.H.G.

Parmi les personnalités présentes dans la salle, le Général André Rogerie, qui connut Auschwitz parmi d'autres Camps, sait en être le témoin utile dont les interventions sont toujours efficaces. Je salue encore Monsieur Biard, Inspecteur Pédagogique Régional d'Histoire.

Mais bien entendu, j'adresse mes remerciements particuliers à la Direction et à nos amis du Lycée Edgar Quinet qui nous accueille aujourd'hui, et tout particulièrement Monsieur le Proviseur et à Madame l'Intendante à qui nous avons imposé quelques corvées supplémentaires.

Mesdames Marie-Paule Hervieu, Nicole Mullier et Suzanne Landau ont apporté une aide particulièrement précieuse et efficace à Raphaël Esrail pour préparer et assurer le bon déroulement de cette rencontre qui regroupe quelque 120 participants de Paris et de diverses régions de France.

A leurs côtés, je vois (mais j'en oublie sûrement) nos camarades : Irène Hajos à l'accueil, Ida Grinspan, Jacques Altmann, Alexandre Kohn (pour la sono) Charles Baron qui tient avec Yvette Lévy la table de librairie, et puis Nadine Heftler, Henri Borlant.

Notons parmi les présents des professeurs qui ont visité le Camp de Mauthausen et que nous avons invités à participer à nos travaux dans un esprit indispensable de compréhension entre la Déportation Résistante et la Déportation Juive.

Relevons encore que cette journée est placée sous l'égide (et a reçu l'aide) du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre et du Ministère de l'Education Nationale.

Celui qui vous parle n'a pas d'autre titre universitaire que le Certificat d'Etudes avec mention " Bien ". Dois-je vous dire combien c'était important pour un petit garçon d'origine étrangère, fils d'immigrés et immigré lui-même, de se voir confronté à cette culture française

si fascinante et cela dans notre capitale considérée si justement comme la “ Ville Lumière ”. Et c’est une appellation hautement symbolique.

Pour point de départ de ma réflexion, j’ai choisi de me référer à deux prix Goncourt, Maurice Constantin Weyer pour “ *Un homme se penche sur son passé* ” et Charles Plisnier pour “ *Faux Passeports* ”.

Rescapé d’Auschwitz, depuis mon retour à la normalité française, en mai 1945, j’ai été appelé à me pencher sans cesse sur mon passé. Depuis bientôt 52 ans, je rencontre des gens, souvent des jeunes, et il me faut chaque fois évoquer à nouveau ce passé qui ne me quitte pas, qui se confond parfois au présent.

Primo Levi disait : “ On ne sort jamais d’Auschwitz ”.

Pour ma part, je constate que nous sommes appelés à y revenir sans cesse, physiquement pour servir de “guide” ou par la pensée. La confirmation n’est pas simple. Je considère que si j’ai surmonté cette épreuve, c’est parce que j’ai réalisé une sorte de dédoublement de personnalité.

J’en viens ici à Charles Plisnier qui a écrit, en exergue de son ouvrage : “ le « je » de ce livre n’est pas moi ”. Ce dédoublement ne s’est pas fait de façon préméditée, mais spontanément. Il y a eu un décalage entre celui qui parlait et celui qu’il évoquait. Peut-on réellement revivre, chaque fois que l’on parle ou que l’on écrit les tourments d’autrefois, la faim, le froid, l’épuisement, sentir la mort omniprésente.

Pour moi, ce que je racontais était arrivé à quelqu’un d’autre et j’étais chargé d’en être l’interprète. Cette distanciation m’a amené souvent à me demander si, vraiment tout cela m’était réellement arrivé. Que j’étais parti de Drancy un jour de juillet 1943, dans un train de marchandises, gardé par des “*Feldgendarmen*”, écusson sur la poitrine, qu’une tentative d’évasion avait échoué parce que mes compagnons de route avaient peur de représailles.

Faut-il s’étonner de cette incapacité, alors, de comprendre ce que signifiait la déportation, d’imaginer ce qui nous attendait au bout du voyage : pour la majorité, vieillards, hommes inaptes au travail, femmes et enfants, la chambre à gaz et le four crématoire ; pour le petit nombre, moins de 200 sur un millier, admis au camp, la découverte de la grande cheminée que les anciens appelaient par dérision “ *Himmelkommando* ” (*Kommando* du ciel) par laquelle s’échappait une fumée âcre !

A l’arrivée, tout s’était fait très vite, on se trouvait hors du wagon abandonnant nos bagages, accueillis par des SS en armes, des chiens qui aboient, des cris, des coups de gourdin pour former les regroupements à gauche, à droite. A gauche ce sont les valides, à droite, mais nous l’ignorions alors, ceux qui dans des camions bâchés, sont emmenés à la chambre à gaz.

C’est en pénétrant dans le camp de Birkenau, que les anciens chargés de nous raser et de nous tatouer, nous expliquent sans fioritures que nous nous trouvons dans le camp de la mort. Ils indiquent la cheminée du crématoire et enlèvent toute espérance à ceux qui sont venus avec leurs familles, parents, femmes et enfants. Ils ne les reverront jamais. Quelques-uns s’affaissent sous le choc. Ils ne tiendront pas longtemps.

J’étais parmi ceux qui furent choisis pour aller travailler à la mine de charbon de Jaworzno (Auschwitz 3) puis à l’édification d’une centrale électrique. Mais était-ce bien moi ? Etais-je celui qui recevait les coups, luttait contre la faim, faisait appel à ses dernières ressources alors que la mort était tentatrice, s’offrant à me libérer de toutes ces épreuves ?

Etais-je celui qui, à bout de forces, jambes éléphantiques, levait la main, quand, pour faire place à de nouveaux arrivants, on invita les malades à se faire connaître ? Un coup porté par mon voisin de gauche, un Juif hollandais inconnu, coupa court à ma tentative qui aurait abouti à la chambre à gaz. Tout compte fait, au fond de nous, une étincelle de vie subsistait, nous amenait à nous cramponner à elle, en dépit de tout.

Ce dédoublement explique certaines choses. Peut-être aussi le fait que je ne participe pas, contrairement à nombre de mes camarades aux voyages à Auschwitz. J’y ai accompagné

le Président François Mitterrand et une délégation du Ministère des Anciens Combattants. Contrairement à Raskolnikov, le personnage de Dostoïevski, je n'entends pas retourner sur le lieu du crime. De toute façon, je n'étais pas le criminel. Qu'y trouverai-je ? Un reflet de quelque chose de lointain. Ce quelque chose d'insaisissable que Robert Badinter a appelé " la mémoire de la mémoire "

De rescapés que nous étions au début, qui racontaient quelque chose qui ne relevait pas encore de l'Histoire, nous sommes devenus des " témoins", ce qui est une connotation passive et ne correspond pas pleinement à notre vécu.....

Le plus important, dans nos rencontres avec les jeunes, c'est notre capacité d'actualiser notre propos, d'évoquer la renaissance des perversions racistes, xénophobes et antisémites. C'est là quelque chose qu'ils saisissent parfaitement. Evoquer notre passé dans une société ébranlée par les mutations technologiques, par la chute de certaines illusions, la difficulté de cerner une réalité mouvante, peut être salutaire.

Et puis, notre rappel des crimes nazis empêche les négationnistes de fabriquer un nazisme à visage humain. C'est là, avec la dénonciation d'une barbarie que nous ne voulons pas revoir, l'essentiel de notre action pédagogique.

Grâce à vous, ensemble, nous développerons ce travail.

Au nom de mes camarades, merci !